

— raphaël hammer —

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (2000), *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, Ed. La Découverte, coll. «Repères», 121 p.

Les fractions situées au bas de l'échelle sociale constituent un thème privilégié de la sociologie. Nombreux sont les travaux classiques - et l'on peut remonter à la fin du XIX^{ème} siècle avec Frédéric Le Play - qui portent sur la culture ouvrière, le mode de vie populaire, les classes défavorisées, ou encore la pauvreté. Cette tendance de recherche n'est d'ailleurs pas prête à se résorber tant l'intérêt pour le phénomène de l'exclusion et ses avatars est grandissant. A cet égard, les travaux que mènent Pinçon et Pinçon-Charlot en France depuis quelques années s'inscrivent à contre-courant et font de leurs auteurs des spécialistes des classes supérieures. Dans leur dernier ouvrage - *Sociologie de la bourgeoisie* - sous-entendu la haute bourgeoisie, c'est à l'exploration des franges les plus élevées de la structure sociale que le lecteur est invité. Et ce n'est pas un des moindres mérites des auteurs que d'être parvenu à enquêter auprès d'un groupe social, certes relativement bien défini, mais dont on connaît la faible accessibilité et la visibilité sociale limitée.

Le premier des six chapitres est une discussion du concept de richesse, caractéristique première associée à la bourgeoisie. Soulignant la polysémie de la notion de richesse, les auteurs passent en revue les différentes formes de capital (social, économique et culturel), reprenant ainsi à leur compte la distinction bourdieusienne.

Plus que le revenu, la détention du patrimoine se révèle l'indicateur matériel le plus sûr des classes privilégiées. Mais s'il ne fait aucun doute que la richesse économique constitue un critère nécessaire, elle n'en est pas pour autant une condition suffisante. Appartenir à la haute société suppose en effet le cumul des différents types de capitaux. A cet égard le capital social s'avère décisif car la haute bourgeoisie fonctionne sur le mode de la cooptation. Dîners, chasses à courre, parties de golf et autres mondanités sont autant d'occasions où l'on peut et l'on doit non seulement se faire connaître, mais surtout être reconnu. Les réseaux revêtent donc une

importance cruciale, d'autant plus que l'entrée dans tel ou tel club fait l'objet de barrières symboliques fortes. C'est donc par le jeu des relations interpersonnelles que la consécration est possible et que l'excellence est certifiée. La haute bourgeoisie se distingue ainsi par sa capacité à définir ses frontières de l'intérieur ; dans les termes des auteurs, il s'agit d' «une classe qui travaille sciemment et de manière permanente à sa construction dans un processus qui est tout à la fois positif et négatif, processus d'agrégation des semblables et de ségrégation des dissemblables» (p. 25).

La méfiance que recueillent ceux que l'on appelle les nouveaux riches s'inscrit dans cette logique. D'une certaine façon, seul le vulgaire peut croire que l'appartenance à la bourgeoisie s'achète. Il s'agit là de l'identité profonde du bourgeois : le bourgeois authentique l'est de nature. En fin de compte, le capital symbolique, bien souvent incarné par le nom de famille, résume la convergence des différentes formes de capital et leur efficacité. C'est à travers cette combinaison d'éléments que «s'opère le travail de magie sociale qui transforme les privilèges en qualités innées, inhérentes à l'individu» (p. 22).

Le deuxième chapitre aborde rapidement la dimension historique de la bourgeoisie, et plus particulièrement les «stratégies» qui ont permis à la noblesse de survivre en dépit des écueils bien connus de l'Histoire qui auraient pu (dû) lui être fatals. Pouvant faire figure d'archaïsme, voire d'anachronisme dans le paysage sociologique contemporain, la noblesse s'est perpétuée au prix d'une «reconversion» dans le domaine bancaire et industriel, un siècle et demi après l'abolition officielle des titres de noblesse¹. L'investissement dans le capital scolaire a constitué du même coup une étape obligée des stratégies de réinsertion des familles nobles. Hautes écoles et diplômes prestigieux sont ainsi devenus l'un des canaux privilégiés de la reproduction de la position sociale dominante de la noblesse en particulier, et

¹ On regrettera que dans ces considérations historiques les termes de bourgeoisie, de noblesse et d'aristocratie aient tendance à être parfois utilisés indifféremment. On aurait pu s'attendre à une clarification conceptuelle, ou, à tout le moins, à un usage plus rigoureux de ces différents termes.

compte rendu

de la haute bourgeoisie en général. C'est également la condition pour maintenir les emblèmes de la noblesse que sont le château ou la maison de maître, signes extérieurs les plus infaillibles de l'ancrage historique.

Le rapprochement entre la haute bourgeoisie et la noblesse au cours du XX^{ème} siècle est loin d'être une stratégie de survie mise en oeuvre récemment. Ce rapprochement existait déjà partiellement sous le régime féodal et s'est accentué au cours du XX^{ème} siècle au point que l'on puisse parler d'une «quasi fusion des deux groupes» (p. 43). Par le jeu des mariages qui dans la haute société plus qu'ailleurs consacrent non seulement une alliance entre individus mais surtout entre lignées, l'intégration de la bourgeoisie et de la noblesse permet à chacun de profiter des capitaux de l'autre dont on est soi-même peu pourvu. L'enjeu de l'orchestration de cette endogamie, au-delà de la volonté de rester entre semblables, est la préservation du patrimoine et des richesses à l'intérieur du groupe malgré l'érosion causée par la division lors des successions. Pour la bourgeoisie, le rapprochement vers la noblesse traduit le passage d'une domination économique, où la réussite sociale provient de l'activité économique, à une domination symbolique, c'est-à-dire «une domination matériellement fondée à une domination ancrée aussi dans les représentations et les mentalités et pour cela beaucoup plus solidement assise» (p. 47). Dans ce processus, héritages et transmissions ont aussi permis à la bourgeoisie de s'approprier une partie importante du capital symbolique de l'élite pré-révolutionnaire. Dès lors «la noblesse n'a plus le monopole de ce rapport privilégié au temps qui inscrit l'individu dans la longue durée par la médiation de l'appartenance à une lignée». Du même coup la bourgeoisie bénéficie du mythe de «l'innéité des compétences, des dons et des vertus de lignées» (p. 44).

Pinçon et Pinçon-Charlot mettent bien en évidence cette particularité de l'identité de la haute société où l'excellence et la compétence portent la marque de l'immanence. La durée et la longévité de l'appartenance à la bourgeoisie agissent en quelque sorte comme un effet de naturalisation de qualités personnelles et apprises. La richesse est alors légitimée par le temps, en tant que marque intangible de l'authen-

ticité et du caractère inné et durable du prestige.

La transmission assure la permanence de la «qualité» et entraîne un effet d'ontologisation : le produit de l'inculcation acquiert un statut d'authenticité intrinsèque, et le caractère transmis devient un caractère hérité au sens quasi biologique. C'est donc par un processus subtil d'alliances et d'assimilation à la noblesse que la bourgeoisie hérite de ses attributs valorisés. La valeur sociale et la légitimation associées de façon si importante à l'ancienneté, à l'inscription historique, constituent un des traits majeurs de l'analyse. Dans l'explication de ce phénomène, les deux auteurs privilégient la référence au travail : «la durée permet de transformer le labeur opiniâtre en don, en qualités innées et transmissibles, en excellence naturelle n'ayant rien à voir avec le mérite besogneux des parvenus» (p. 45). On n'est pas loin de la condition inférieure attribuée à celui qui doit travailler de ses mains pour vivre ou survivre. Tout l'enjeu réside donc dans l'affirmation du caractère naturel, et donc mérité, des privilèges et des richesses.

Le troisième chapitre - «Les espaces de la bourgeoisie» - traite de l'implantation géographique des hautes couches de la société. Suivant la logique de reproduction de son identité, la bourgeoisie se concentre dans certains quartiers bien délimités et assure ainsi, outre une forte proximité sociale, un certain contrôle sur l'organisation et l'aménagement de son environnement urbain immédiat. C'est un processus d'entraînement qui contribue au façonnement des «beaux quartiers» : le prestige et la qualité de vie de telle ou telle zone urbaine attire des activités conformes au monde des résidents (ambassades, commerces de luxe, maisons de couture, cabinets d'avocat) qui ont tout à gagner de la «griffe spatiale» des quartiers chics.

Cet «entre-soi résidentiel» qui garantit l'homogénéité du groupe se prolonge également lors des autres temps sociaux et permet le contrôle des relations à autrui (notamment en matière d'éducation et de socialisation des enfants). «Les lieux de vacances sont, pour la grande bourgeoisie, une occasion de plus de réaffirmer qu'il n'y a pas de circonstances où les bonnes manières et la classe que l'on doit montrer à chaque instant puissent se relâcher» (p. 68).

L'entre-soi résidentiel est donc multiple et les auteurs utilisent l'expression de «niches» pour signifier cette homogénéité physique constante qui recouvre également l'espace des loisirs, tels que hippodromes, clubs privés ou sportifs et autres cercles, qualifiés alors de «points de condensation de l'excellence sociale» (p. 69).

Le cosmopolitisme si caractéristique des élites fait l'objet du quatrième chapitre : où que ce soit dans le monde, l'identité de classe prime sur l'identité ethnique. Les représentants des classes dominantes sont ainsi constitués en réseaux qui ne s'arrêtent pas aux frontières des Etats. Ce cosmopolitisme tient pour une grande part à ce que Pinçon et Pinçon-Charlot nomment l'«internationalisation des affaires», plus particulièrement dans les domaines bancaire et industriel. L'activité économique, source principale de la richesse de la bourgeoisie, s'exerce depuis longtemps à l'échelle mondiale. Ce cosmopolitisme s'étend non seulement à toute une série d'activités de sociabilité et de détente, mais également et surtout aux lieux d'éducation de la jeune génération, à travers la fréquentation des grands collèges internationaux ou des institutions réservées aux élites. En bref, c'est toute la vie sociale qui s'organise dans des espaces qui transcendent les frontières géographiques, préservent la distance sociale et l'entre-soi, et assurent la reproduction de l'excellence sociale.

Cet enjeu vital de la reproduction et de la conservation du capital, ainsi que la survie du prestige de la lignée fait l'objet du cinquième chapitre. Les enfants constituent la cible privilégiée de cet impératif. La famille se trouve donc au coeur du dispositif de la reproduction de la position sociale dominante, d'autant plus que pour le grand bourgeois, la réussite n'est jamais strictement individuelle, elle rejaillit automatiquement sur le groupe d'appartenance, et ne prend tout son sens que rapportée à la lignée. La forte endogamie sociale de la haute société est le résultat de stratégies matrimoniales dans lesquelles les mères jouent un rôle central par l'organisation ciblée de multiples occasions de rencontres entre jeunes gens de bonne famille.

L'impératif de continuation suppose la transmission

de tâches et savoir-faire multiples : «toute l'éducation doit (...) constituer l'héritier comme l'usufruitier de biens, matériels, le portefeuille de valeurs mobilières, ou immatériels, le carnet d'adresses (...)» (p. 86). Il faut également éduquer les goûts, façonner les dispositions culturelles, développer les connaissances, transmettre les codes et usages du groupe, bref, les manières de faire et d'être. Compte tenu des enjeux, l'inculcation, plus que dans toute autre couche sociale, s'opère de façon consciente, contrôlée et explicite. Il s'agit d'intérioriser sa condition naturellement privilégiée dans la société, et d'être digne de sa personne et de son rang.

On touche probablement là au fondement du mécanisme capital selon lequel «il n'y a sans doute pas de condition plus décisive pour occuper des positions dominantes que de sincèrement croire être fait pour les occuper» (p. 94). L'identité profonde du grand bourgeois consiste précisément en la certitude la plus ancrée que l'excellence, le prestige, l'être au monde et la richesse ne doivent rien à la socialisation ni aux rapports de production : «l'habileté bourgeoise est dans ce tour de passe-passe qui permet d'esquiver l'objectivité de la situation dans la subjectivité de sa définition» (p. 94).

Le dernier chapitre de l'ouvrage se focalise sur certaines questions classiques de la stratification sociale. Les auteurs reviennent ainsi sur le concept de classe au sens fort appliqué à la bourgeoisie pour réaffirmer sa pertinence : «classe mobilisée», consciente de ses frontières tant économiques que symboliques, de son unité, de sa position sociale et de ses intérêts. Mais si la bourgeoisie existe sur le mode objectif de la classe en soi, «elle n'existe comme classe pour soi que sur le mode pratique, puisqu'elle refuse la théorie qui lui permettrait de construire les représentations adéquates de sa position de classe» (p. 102). Pinçon et Pinçon-Charlot montrent que discours et pratiques des dominants ne se rejoignent pas forcément ; l'idéologie dominante est celle de l'individualisme - référence au marché, à la concurrence économique - alors que les comportements renvoient en fait à un «collectivisme pratique» (p. 104).

Si l'habitus de la haute bourgeoisie exclut l'idée de la réussite personnelle comme vecteur de la réussite

te sociale au profit de l'innéité groupale de l'excellence et des privilèges, le mérite par le travail, la réalisation individuelle caractérisent en revanche la petite bourgeoisie. Les membres des classes moyennes récusent ainsi les déterminismes pour mettre en avant une forme d'individualisme positif, incarné par la carrière professionnelle. Quant aux classes populaires, elles sont présentées comme étant pourvues d'un individualisme mais négatif, proche de la désaffiliation. De tels portraits des couches moyennes et populaires paraissent à nos yeux trop catégoriques et trop rapidement brossés. Les questions soulevées mériteraient des pages largement plus nombreuses et un ton plus circonstancié. La bourgeoisie apparaît alors aujourd'hui pour les auteurs comme l'unique véritable classe sociale - en soi et pour soi - et revendiquent l'entière actualité du critère marxiste : c'est bien par leur place particulière dans les rapports de production que la haute bourgeoisie existe et se reproduit : «la bourgeoisie est bien toujours là, fidèle à la position, dominante» (p. 112).

Se situant explicitement dans la lignée théorique de Bourdieu², Pinçon et Pinçon-Charlot livrent ainsi une introduction à la fois sociographique et sociologique tout à fait utile et claire à l'élite de la structure sociale, malgré une alternance inégale de chapitres descriptifs et de parties consacrées directement à l'analyse sociologique du fonctionnement et des enjeux de la bourgeoisie. Certains points importants de l'analyse nous paraissent malgré tout avoir été passés sous silence, notamment tout ce qui a trait aux liens que la grande bourgeoisie entretient avec la sphère du pouvoir politique. L'ouvrage est essentiellement centré sur l'hexagone mais le lecteur peut légitimement s'interroger sur la situation de la bourgeoisie dans d'autres contextes nationaux, et particulièrement dans ceux qui n'ont pas connu de régime féodal aussi prégnant que la France.

On mentionnera enfin - fait suffisamment rare pour être souligné - que les deux auteurs ont publié le journal de leur enquête de terrain qui a fourni un grand nombre des éléments figurant dans *Sociologie de la bourgeoisie*³. On peut regretter que ces observations des coulisses du travail de recherche n'aient pas davantage agrémenté et étayé le propos des auteurs. Nul doute que l'analyse du rapport à l'enquêteur, a fortiori au sociologue, ou des stratégies qu'il a fallu déployer pour approcher et mener l'investigation eut éclairé la compréhension de la bourgeoisie. De même, on pourra également regretter le recours quasiment inexistant aux extraits d'entretiens ; un va-et-vient entre les propositions générales et les propos des intéressés aurait contribué à rendre plus vivant le portrait dressé par Pinçon et Pinçon-Charlot.

Raphaël Hammer
raphael.hammer@socio.unige.ch

² Cette influence transparait également au niveau du langage, et on trouve ci et là des passages dans le plus pur style bourdieusien (notamment aux pages 47 et 93).

³ Pinçon et Pinçon (1997), *Voyage en grande bourgeoisie*. Journal d'enquête, Paris, PUF.